

Le magazine du campus ● de l'UNIL | le savoir vivant |

l'uniscope

CAMPUS

Reportage à l'Ecole des sciences criminelles (p. 8)

VIE ACADÉMIQUE

Dix ans à la tête de l'UNIL : le bilan de Dominique Arlettaz (p.18)

Trois minutes pour convaincre

Elsa Juan prédit l'avenir des patients dans le coma grâce à un électroencéphalogramme. Lauréate de l'édition lausannoise du concours « Ma thèse en 180 secondes », la neuropsychologue participe à la finale suisse le 9 juin à l'UNIL. (p. 6)



F. Imhof © UNIL

Image du mois

Pascal Broulis, Jan-Anders Manson, président de l'AISTS, Oleg Matytsin, président de la FISU, Philippe Leuba, Anne-Catherine Lyon et Dominique Arlettaz ont posé la première pierre du Synathlon le 20 avril dernier.

Entendu sur le campus

«Mais en français, vous dites, t'es sûr que ça se dit?»

Un étudiant sortant d'un auditoire de l'Amphipôle.



LES PHOTOS DU CAMPUS SONT TAGUÉES AVEC #UNIL

www.instagram.com/unilch



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en cheffe

Les sports universitaires, qui fêtent cette année leur 75^e anniversaire, ont beaucoup évolué. Hier, on parlait surtout boxe, escrime, tennis. Aujourd'hui, la pole dance et l'aquagym ont également la cote. Pour en parler

mais également évoquer le programme des festivités, *l'uniscope* a rencontré Pierre Pfefferlé (p. 4), directeur du Service des sports UNIL-EPFL.

En page 6, portrait d'Elsa Juan, doctorante à l'humour pétillant qui a remporté l'édition lausannoise de «Ma thèse en 180 secondes». La chercheuse participera avec Marco Prost (lettres) et Paolo Schumacher (biologie et médecine) à la finale suisse, qui se déroulera le 9 juin à l'UNIL.

Suit en page 8 un sujet original sous la forme d'un reportage au Batochime, dont la cheminée

nord abrite de fausses scènes de crime utilisées par les enseignants en sciences forensiques. Concentrés, motivés, les étudiants se prêtent au jeu avec le plus grand sérieux.

Le crime reste à l'honneur en page 11, avec un article sur le premier Lausanne Shakespeare Festival, qui aura lieu au Théâtre La Grange de Dorigny les 24 et 25 juin. Au programme: des spectacles, des ateliers tous publics, de l'improvisation et beaucoup de discussions.

L'uniscope consacre ensuite la page 13 à Jacques Besson, chef du

Campus durable

MAXIMILIEN STAUBER, doctorant au Centre de droit public de l'UNIL, présentera sa thèse le lundi 13 juin autour de questions légales liées aux sols et aux semences. En quelques mots? La sécurité alimentaire à long terme constitue un problème majeur. Le modèle de l'agriculture mécano-chimique, plébiscité par nombre d'Etats et de sociétés privées, s'est progressivement mué en facteur d'insécurité. Cette étude propose une réforme des normes de production et de commerce dans le sens d'une agriculture pérenne.

Les uns les autres



© Alain Herzog

LE PRIX ISABELLE MUSY récompense d'un montant de 50'000 francs **Sandra Sulser, chercheuse à l'UNIL**, pour son projet de start-up BioMe. Décerné par l'EPFL et financé par une donatrice privée, il vise à encourager les vocations féminines dans l'entrepreneuriat. La solidité du projet ainsi que la conviction et le dynamisme avec lesquels la jeune femme l'a défendu ont convaincu les membres du jury. L'idée? Développer un nouveau traitement pour les maladies inflammatoires de l'intestin.

Petite astuce

CONNAISSEZ-VOUS LE 115? Il s'agit du numéro à appeler 24h/24, via un téléphone interne, pour toutes les urgences sur le campus (du vol à l'incendie, en passant par les problèmes médicaux ou les accidents). Depuis un portable, il faut utiliser le 021 692 20 00. Pour simplifier, le service Unisep - sécurité, environnement, prévention conseille d'utiliser l'**application gratuite echo112**, disponible pour tous les smartphones. Cette dernière permet de contacter la centrale de secours de l'UNIL très facilement. Les secours peuvent ensuite arriver rapidement, grâce à la géolocalisation.

www.unil.ch/unisep



service de psychiatrie communautaire du CHUV, qui donnera une conférence intitulée « Le rôle de la spiritualité dans la prévention et le rétablissement des addictions » au Centre thérapeutique de jour pour adolescents. Autre registre en page 14 avec une interview du mois consacrée au médiéviste Patrick Boucheron, invité des Journées suisses d'histoire. Place ensuite en page 17 à une présentation de la cérémonie du Dies academicus, orchestrée pour la dernière fois par le recteur Dominique Arlettaz. Après dix ans passés à la tête de l'UNIL, il quittera ses fonctions le 31 juillet. Son bilan à lire en page 18.

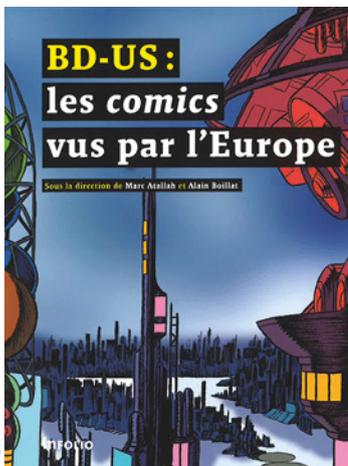
Lu dans la presse

« En l'état actuel de nos connaissances, je n'ai ni envie de diaboliser la réalité virtuelle ni envie de l'encenser. L'être humain est responsable, ce n'est pas un casque qui va l'empêcher de sortir ou lui couper l'envie de discuter avec ses amis. » Sami Coll, sociologue des nouvelles technologies à l'UNIL, dans un article publié dans *La Tribune de Genève* du 7 mai.

Le chiffre

10'000 LE NOMBRE DE VISITEURS accueillis par la Maison de la rivière à Tolochenaz, un an après son ouverture.

Terra academica



COMMENT LA BANDE DESSINÉE AMÉRICAINE a-t-elle été reçue en Europe? Comment a-t-elle marqué les artistes du Vieux Continent? Piloté par Marc Atallah et Alain Boillat, et nourri de nombreuses contributions de chercheurs de l'UNIL, un ouvrage collectif accessible répond à ces questions. Ainsi, Alain Corbellari retrace en détails la reprise de Flash Gordon par Edgar P. Jacobs dans la Belgique occupée de 1942, un travail qui aura un impact important sur sa série à venir, Blake et Mortimer. Sous la plume de Gianni Haver et Michaël Meyer, un autre essai traite de Paperinik, fusion italienne de Donald Duck et de superhéros masqués.

BD-US: les comics vus par l'Europe, sous la direction de Marc Atallah et Alain Boillat. Infolio (2016), 175 p.

BRÈVES



ATELIER EMPLOI: RÉSEAUTER SUR LE TERRAIN

Pour obtenir un poste, il est vivement recommandé de savoir réseauter, soit entrer en relation avec des inconnus, parler de soi, de ses projets et partager des informations. Et tout cela dans la vraie vie, pas seulement derrière un écran. Envie d'apprendre? Cet événement exclusif, qui aura lieu le 7 juin 2016, est réservé aux membres du Réseau ALUMNIL. Programme et inscription sur le Portail ALUMNIL: www.unil.ch/alumnil.

BON ANNIVERSAIRE!



Le 1^{er} juillet 1996, la Loi fédérale sur l'égalité entre femmes et hommes (LEg) entrait en vigueur. Le Bureau de l'égalité et le Centre en études de genre (CEG)

de l'UNIL vous invitent à fêter ce **20^e anniversaire le 14 juin 2016**, Journée nationale des femmes, autour d'un spectacle et de deux tables rondes. Intitulé «Egalité des droits – égalité réelle?», cet événement rassemblera plusieurs personnalités, dont Ruth Dreifuss, ancienne conseillère fédérale, et Dominique Arlettaz, recteur de l'UNIL. www.unil.ch/egalite

SCIENCES DE LA VIE

Le **concours d'architecture et d'ingénierie pour le bâtiment des sciences de la vie**, qui sera construit en face de l'Amphipôle, a officiellement été lancé mi-mai par le Conseil d'Etat. A terme, il abritera des locaux pour les travaux pratiques en chimie et biologie pour les étudiants de l'UNIL et de l'EPFL, ainsi que le département de neurosciences fondamentales et celui de microbiologie fondamentale de la Faculté de biologie et de médecine. Le résultat du concours est attendu fin novembre. L'enveloppe est de 136 millions de francs.

L'UNIL se bouge depuis 75 ans

De la boxe à la pole dance en passant par le foot, l'aquagym et le hockey sur gazon, le visage des sports universitaires s'est métamorphosé en trois quarts de siècle.

David Trotta

Sur 1200 étudiants recensés en 1941 entre l'UNIL et l'École d'ingénieurs de l'université, ancêtre de l'EPFL, ils n'étaient qu'une centaine à s'adonner à des pratiques sportives. Parmi celles-ci, la part belle revenait à des activités comme la boxe, l'escrime ou le tennis. Aujourd'hui, grâce à une offre qui comprend des classiques tels que le foot, le basket ou la musculation, mais aussi des tendances plus contemporaines comme la zumba, la pole dance ou le spinning, cette proportion s'élève à 60%. Un fait significatif de l'évolution des sports universitaires, qui fêtent cette année 75 ans d'existence. « En 2015, nous avons comptabilisé 416'154 entrées dans nos locaux », souligne Pierre Pfefferlé, directeur du Service des sports.

Prêts à la guerre

Au milieu du XX^e siècle, l'activité physique était le fait des hommes. Une manière d'entretenir la jeunesse masculine dans un contexte de conflit à l'échelle mondiale. « Jusque dans les années 1970, le sport était essentiellement lié à l'activité militaire et aux sociétés d'étudiants. D'ailleurs le sport fait partie du Département militaire fédéral », confirme

Pierre Pfefferlé. Et les questions sanitaires ? « L'aspect santé, lutte contre l'obésité, n'était absolument pas mis en avant. Par contre, les initiateurs des sports universitaires étaient des personnes liées de près ou de loin à la médecine. Il y avait donc déjà une sensibilité au fait que l'activité physique, à différencier du sport, était bénéfique à la santé des jeunes. »

Le sport s'est aujourd'hui massivement diffusé au sein de toutes les couches sociales. Ce qui n'était pas le cas encore au début du XX^e siècle. « Quand on regarde l'Angleterre dans les années 1920 à 1940, les gens qui ne figuraient pas dans la bourgeoisie étaient des manuels. Les mineurs par exemple n'allaient pas faire du sport après leur journée de travail. Ceux qui en pratiquaient avaient des professions libérales, et aussi du temps. Et il y a des différences entre la noblesse, qui appréciait des activités comme le tir ou la chasse où elle ne s'impliquait pas vraiment physiquement, et la bourgeoisie et moyenne bourgeoisie tournées vers l'équitation ou certaines disciplines de combat. » Des répartitions selon les classes qui perdurent pour certaines à travers les âges. Exemple avec le golf aujourd'hui encore largement du côté des plus aisés ou le tennis qui s'est démocratisé il y a une vingtaine d'années seulement.

De Dorigny à 2016

Le développement du quartier sportif au bord du lac n'arrive qu'à partir des années 1970, avec le déménagement de l'Université du centre-ville lausannois à Dorigny. C'est au cours de cette décennie que les choses s'installent. Autant de jalons qui ne laissent pas encore imaginer le succès d'aujourd'hui. Le premier club universitaire (LUC) naît en 1971. Il s'agit du LUC Rugby. Le Service des sports est quant à lui créé en 1973, et la première salle omnisport (SOS1) voit le jour l'année suivante. A cette époque, une quarantaine d'activités sont proposées à la communauté UNIL-EPFL. Une croissance encore linéaire avant de devenir exponentielle.

« Depuis, nous avons redéfini les missions afin d'intégrer les tâches de nous impliquer véritablement pour le sport d'élite et devenir une plateforme d'échange entre la science et

la pratique. » Des visions qui se fondent dans le slogan « Des sports à vivre ». « C'est un aspect très important selon moi, car il est à la fois quantitatif et qualitatif. La notion d'activité physique réfléchie est fondamentale. »

A l'heure actuelle, les sports universitaires se divisent en cinq grands départements. Le premier est celui de la pratique, avec 118 disciplines proposées aux usagers du campus, pour un total d'environ 350 cours par semaine. Vient ensuite le Centre sport et santé, ouvert aussi bien vers l'intérieur que vers la cité, avec pour but de proposer un suivi d'entraînements pour l'amateur ou le sportif d'élite, en transitant aussi par des activités pour des personnes malades ou blessées. Ce qui inclut des collaborations avec le CHUV par exemple. Le troisième pôle est consacré aux événements, comme certains championnats ou des manifestations telles que la Nuit de la danse. Viennent enfin, mais non les moindres, les axes liés aux LUC ainsi qu'à la formation.

L'avenir ?

Victimes de leur succès, les infrastructures sportives arriveraient-elles à leur limite de charge ? Négatif, selon Pierre Pfefferlé, puisque des espaces restent encore disponibles en dehors de heures pleines. Une offre qui devrait donc continuer de s'étoffer ? « Notre job est d'être à l'écoute de ce qui se passe. Quand on est venu me proposer de la pole dance par exemple, je ne vous cacherais pas que j'ai écouté avec un sourire au coin des lèvres. Mais force est de constater que ces cours sont pleins. Ce qui démontre d'une part que l'on répond à une demande, et que d'autre part les gens qui s'investissent sont passionnés et compétents. Après tous les changements réalisés durant ces trois dernières années, le temps est venu de stabiliser notre organisation, de trouver le bon équilibre. Tout le cadrage administratif, toutes les collaborations et les développements ont demandé un énorme travail. Maintenant, il ne faut pas souffler, mais stabiliser les choses et les optimiser. »

Pour le reste ? Il devrait être question d'un projet visant à lutter contre la sédentarité,

EN DATES ET EN CHIFFRES

Première édition du programme sportif en **1941**

Début de la réflexion autour d'un centre sportif à Dorigny en **1971**

Formation du premier Lausanne Université Club (LUC), dédié au rugby, en **1971**

Il existe aujourd'hui **9** LUC

Création du Service des sports UNIL-EPFL en **1973**

Inauguration de la première salle omnisport en **1974**

Inauguration du Centre sport et santé en **2013**

416'154 entrées aux sports universitaires en 2015 contre environ **70'000** en 1991

118 disciplines proposées en 2016 contre **40** en 1981 et **8** en 1941



Pierre Pfefferlé dirige le Service des sports UNIL-EPFL depuis 2013. F. Imhof © UNIL

 sport.unil.ch

un phénomène qui touche 6 % des étudiants. L'obtention d'un titre national pour le LUC volley et la rénovation de la zone extérieure sont aussi des objectifs à court terme. Autant d'éléments à la portée du service dirigé par Pierre Pfefferlé. Un autre souhait, qui implique davantage la Direction de l'UNIL et de l'EPFL, serait d'ouvrir une nouvelle salle omnisport (SOS3) durant les années à venir.

ÉVÉNEMENTS

Le programme des festivités autour des 75 ans des sports universitaires commence fin mai, avec la **Nuit du volley** qui aura lieu du 27 au 28 mai. « Cet événement existe depuis longtemps. Mais pour l'occasion, il sera placé sous l'égide des *seventies* », se réjouit Pierre Pfefferlé, directeur du Service des sports UNIL-EPFL. Les participants redécouvriront notamment les équipements et règles qui régissaient cette discipline au cours des années 1970.

Place ensuite au **Run24 Dorigny** les 3 et 4 juin. « C'est la grande nouveauté. Il s'agit d'une course à pied de 24 heures par relais et par équipes de quatre à huit participants. » Aussi basé dans le quartier sportif de l'UNIL, le parcours sera long de 1500 mètres et nécessitera entre 80 et 100 bénévoles.

Anniversaire oblige, une **cérémonie officielle** aura lieu le 23 septembre, à la place de la Navigation à Ouchy, sur invitation uniquement. « Lors de cette soirée, nous nous promènerons au long des 75 ans des sports universitaires. »

Une **journée santé** se déclinera sur cinq stands répartis entre l'UNIL et l'EPFL le 2 novembre. Ils proposeront aux passants de réaliser des tests notamment en lien avec la question de la sédentarité, l'impact d'être assis au long de la journée ou de se trouver devant un ordinateur. Des conseils individualisés seront donnés lors de la remise des résultats.

Le dernier événement fera la part belle au mouvement avec la **Nuit de la danse**, dédiée principalement à des démonstrations de différents genres. Une manifestation qui connaît un succès certain puisque pas moins de 400 participants se pressent à chaque édition.

L'avenir dans un bonnet d'électrodes

Elsa Juan, alias Madame Irma, a remporté l'édition lausannoise du concours de vulgarisation scientifique «Ma thèse en 180 secondes». Le 9 juin, elle participera à la finale suisse qui se tiendra à l'UNIL. Rencontre avec une doctorante pleine d'humour.

Mélanie Affentranger

«**A**llez, vas-y... m'a murmuré, pour m'encourager, le technicien qui venait d'installer mon micro. J'étais la dernière des quatorze candidats à monter sur scène et j'avais de la peine à imaginer que ce n'était pas à nouveau une répétition générale», se souvient Elsa Juan, confortablement installée dans un coin du Bar Tabac à Lausanne. A 30 ans, la doctorante au Département des neurosciences cliniques du CHUV a remporté le premier prix de l'édition lausannoise du concours «Ma thèse en 180 secondes» (voir encadré). «Un sacré défi! Je n'avais jamais fait de théâtre, ni même participé à une quelconque compétition.»

En trois minutes chrono, la chercheuse a séduit les jurés avec une présentation pleine d'humour sur la récupération des fonctions cognitives après un coma. «Je ne cache pas que le niveau des participants était très élevé et que le choix a été difficile, explique Laurent Keller, président du jury et directeur du Département d'écologie et d'évolution de l'UNIL. Mais Elsa Juan était très claire et ne surjouait pas. On comprenait très rapidement le sujet de ses travaux et les résultats qu'elle avait obtenus.»

Prédiction

«A partir du moment où j'ai considéré que ce n'était pas vraiment moi sur scène mais mon personnage, Madame Irma, la peur s'est dissipée», se remémore la neuropsychologue en remuant son thé à la menthe. Sa boule de cristal? Un bonnet d'électrodes. «Je travaille sur la prédiction. J'ai étudié des patients dans le coma suite à un arrêt cardiorespiratoire dans le but de comprendre lesquels vont bien récupérer et lesquels auront besoin de plus de soins au réveil. Pour cela, j'ai d'abord enregistré, grâce à un électroencéphalogramme, l'activité cérébrale en réponse à des sons (des bips) le premier et le deuxième jour du coma.»



Elsa Juan effectue une thèse au sein de l'Ecole doctorale lémanique des neurosciences. F. Imhof © UNIL

Ses directeurs de thèse, Marzia De Lucia (Laboratoire de recherche en neuro-imagerie, CHUV) et Andrea Rossetti (Service de neurologie du CHUV), avaient déjà montré que les personnes qui présentaient une amélioration entre les deux jours de tests se réveillaient. «Dans le cadre de mes travaux, je cherchais à prédire dans quel état ils revenaient à eux.» Une fois les patients sortis du coma, la scientifique a effectué un examen neuropsychologique pour évaluer leurs fonctions cognitives, par exemple la mémoire et la concentration. «J'ai corrélé les données et découvert que plus l'amélioration de la réponse cérébrale aux stimuli sonores pendant le coma est importante,

meilleures sont les performances intellectuelles au réveil. Une information essentielle pour les familles et le corps médical.»

Bip

Parallèlement, Elsa Juan a mené une étude pour tester des fonctions cognitives d'un plus haut niveau. «Je souhaitais voir s'il était possible d'observer une activité cérébrale qui serait le signe d'un apprentissage durant le coma.» Concrètement, la chercheuse a exposé les patients à deux sons, toujours présentés ensemble: bip – alarme – bip – alarme – bip – alarme, etc. Elle a ensuite envoyé uniquement

 www.mt180.ch



jazzy et feutrée qui règne dans le bar ce mercredi matin.

Doctorat ou pas ?

Elsa Juan est née à Paris d'une mère française et d'un père espagnol. Rapidement la famille déménage à Bordeaux, puis Genève, où la chercheuse grandit auprès de ses deux sœurs cadettes. Après une maturité en biologie et chimie, elle y étudie la psychologie de 2004 à 2009 avant de se lancer dans un MAS (*Master of Advanced Studies*) en neuropsychologie clinique. « Ma mère est professeure au Département d'anthropologie-sociologie de l'Institut des hautes études internationales à Genève et mon père est statisticien. Les deux ont un doctorat. Est-ce que j'avais vraiment le choix ? » se demande-t-elle avec ironie. Plus sérieusement, la scientifique explique qu'au terme de ses études elle a beaucoup réfléchi avant de se lancer dans une thèse, pour mettre de côté les influences familiales. « Adolescente déjà, je me disais : « Moi, je veux comprendre comment ça marche. » Je savais dès le départ que je souhaitais étudier le cerveau. Mon but initial était de travailler en tant que clinicienne. Mais, progressivement, j'ai eu envie de faire de la recherche, d'approfondir davantage certaines questions. Créer des modèles expérimentaux, tester des hypothèses... J'adore ça ! »

De passage

A l'heure où nous la rencontrons, la jeune femme s'apprête à rendre le manuscrit de sa thèse. « La défense est prévue en juillet, puis je m'envole pour Madison, près de Chicago », se réjouit-elle. En septembre, elle y débutera un postdoctorat dans un laboratoire spécialisé sur le sommeil et la conscience. « Je m'oriente petit à petit vers la recherche fondamentale, qui offre la possibilité de contrôler davantage de paramètres et de faire des investigations plus poussées. »

Elle évoque ensuite un début d'année très stressant : « Je terminais ma thèse et devais postuler pour obtenir une bourse du Fonds national suisse afin de partir aux Etats-Unis. Participer au concours était mon plaisir à moi, ma récompense. La petite chose *fun* parmi tous ces aspects formels à régler. Par ailleurs, c'était également un moyen de représenter plus visiblement la place des femmes dans les milieux scientifiques. » La neuropsychologue est d'ailleurs particulièrement fière de faire partie du programme de mentorat académique de la Faculté de biologie et de médecine.

le bip et regardé si l'activité cérébrale normalement associée à l'alarme était tout de même réactivée, malgré l'absence du son. « Cette expérience ne permet pas de prédire dans quel état les patients se réveillent. Mais certains ont réagi, ce qui prouve qu'il n'y a pas forcément besoin de conscience pour pouvoir apprendre », se réjouit la scientifique.

Nous sommes interrompues par l'arrivée du patron. « Hello », lance joyeusement la neuropsychologue, visiblement habituée des lieux. « Ma plus jeune sœur travaille ici. Le soir de la finale, je suis venue y fêter ma victoire. Au champagne ! » On est loin de l'ambiance

Avec les 1000 francs qu'elle a gagnés, Elsa Juan s'est offert une petite virée à Porto avec une amie et... une épée de Võ Vietnam. Un art martial qu'elle a découvert en arrivant dans la capitale vaudoise il y a trois ans. « Le tao (enchaînements de mouvements pour le combat) de l'épée est très beau, presque artistique. C'est un peu comme apprendre des gestes qui viennent d'un temps ancestral et sacré. Il n'y a pas de club de Võ Vietnam aux Etats-Unis et je voulais continuer à pratiquer. Cet objet sera le souvenir de mon passage à Lausanne », conclut-elle le regard rieur.

Finale suisse de « Ma thèse en 180 secondes »
9 juin à 18h30 à l'UNIL (Amphimax 350)
Inscription gratuite mais obligatoire
sur www.mt180.ch

TROIS MINUTES POUR VULGARISER SA RECHERCHE

En 2016, l'UNIL a participé pour la première fois à « Ma thèse en 180 secondes ». Ce concours de vulgarisation scientifique permet aux doctorants de présenter leurs travaux à des profanes... en trois minutes chrono. « Nous avons auditionné trente chercheurs, issus de six facultés de l'UNIL, pour en sélectionner quatorze qui ont ensuite pris part à des ateliers de formation afin de parfaire leurs aptitudes de communication », explique Claire Arnold, coorganisatrice de l'événement et adjointe du dicastère Recherche et relations internationales.

La finale lausannoise, qui a eu lieu le 17 mars dernier, a réuni plus de 350 spectateurs. « Au vu du succès de l'édition, il est fort probable que cette formule soit réitérée l'année prochaine. » Les trois gagnants, Elsa Juan (biologie et médecine), Marco Prost (lettres) et Paolo Schumacher (biologie et médecine), participeront à la finale helvétique qui se tiendra le 9 juin à l'UNIL sous l'égide de la Conférence universitaire de Suisse occidentale (CUSO). L'événement réunira les qualifiés des concours locaux effectués dans les universités de Neuchâtel, Lausanne, Fribourg et Genève, ainsi qu'à l'EPFL. Les trois lauréats s'envoleront à Rabat, au Maroc, pour représenter la Suisse lors de la finale internationale le 29 septembre.

Stup, meurtre et brigandage

Jalousement gardées, de fausses scènes de crime se cachent dans la cheminée nord du Batochime. Elles servent aux enseignements de pratique forensique. Reportage.

Mélanie Affentranger

«**E**h, tu peux venir poignarder bidule avec le tournevis et te laver les mains dans le lavabo? Attends, je mets un peu de sang», lance Oriana à sa collègue venue lui prêter main forte. Ce lundi soir, trois assistants diplômés de l'École des sciences criminelles préparent chacun «leur» scène qui servira aux travaux de pratique forensique du lendemain. «Les étudiantes effectueront une perquisition, nous venons de les prévenir. Il faut coller le plus possible à la réalité du terrain», explique Valentin en astiquant une fenêtre. Tout est nettoyé de fond en comble pour supprimer les traces des travaux pratiques de la journée.

Un invraisemblable bric-à-brac est à disposition des assistants pour préparer les lieux: ours en peluche, emballages alimentaires, meubles, vaisselle, mannequins en mousse. Sur l'étagère, une boîte étiquetée «armes et objets glauques». Chacun élabore son propre scénario: pour Oriana Pichonnaz, ce sera un homicide. Pour Valentin Carlier, la découverte d'un laboratoire de fabrication de stupéfiants et pour Denise Sulca, une affaire de brigandage.

A la trace

Mardi, 7h45 tapantes, les six étudiantes de troisième année de bachelor, divisées en trois binômes, préparent un véritable arsenal pour investiguer leurs scènes de crime respectives. Chargées comme des mules, elles grimpent quatre à quatre les escaliers qui mènent à la cheminée nord du Batochime. Sur place, pas une minute à perdre. L'énergique Oriana, qui s'est glissée dans la peau de l'inspectrice Di Nozzo, transmet à Marie et Fiona les informations dont elle dispose. On aperçoit un cadavre au fond de la pièce. Les questions fusent: «Qui a les clés? La victime a-t-elle été identifiée? Comment étaient les lieux à l'arrivée de la police?» Marie enfille des gants et pousse délicatement la porte: «En tout cas, il n'y a personne derrière!» lance-t-elle amusée. Dans une ambiance détendue, les deux jeunes femmes photographient les voies d'accès à l'appartement. Derrière nous,



Marie, étudiante de troisième année en sciences criminelles, cherche des traces digitales sur une fausse scène d'homicide. F. Ducrest © UNIL

la discrète Janaïne réalise un croquis minutieux de sa scène. Quant à Sabrina et Salomé, le troisième duo, elles ont déjà pénétré dans leur pièce et scrutent le parquet à l'aide d'une sorte d'aspirateur. La lumière qu'il émet au ras du sol leur permet de repérer des traces de semelles.

Plus tard, un médecin légiste intervient sur la scène de l'homicide. Il confirme que le cadavre porte des signes de lutte et que la mort remonte à la nuit dernière. Oriana, toujours dans la peau de l'inspectrice, vient apporter des réponses aux questions de ce matin. Puis Fiona enfille un masque et commence à prélever de l'ADN sur le lavabo à l'aide d'un coton-tige. Marie scrute la table à manger avec une lampe de poche à la recherche de traces digitales sur la vaisselle. «Regarde, j'ai une jolie boucle sur le verre», dit-elle à sa coéquipière, maintenant occupée à «poudrer» un meuble pour faire apparaître des éléments invisibles à l'œil nu. Le pinceau roule habilement sous ses doigts.

Sur la scène adjacente, Sabrina dépose délicatement une feuille de gélatine noire sur une trace qu'elle a repérée. Elle la frotte avant de la retirer de la surface de l'étagère. Le prélèvement est ensuite glissé dans un sac en papier avant d'être soigneusement scellé avec un scotch jaune «police scientifique».

Après quatre heures d'investigation acharnée, les étudiantes déposent directement les pièces collectées dans le laboratoire. Durant les quatre prochaines semaines, elles devront les analyser, avant de rendre un rapport final en juin. «Nous avons effectué tellement de prélèvements, il va falloir faire des choix, en fonction de ce qu'on connaît des autres enquêtes», explique Marie, visiblement exténuée. Car le but est également de faire des liens avec les cas traités par les autres élèves de la classe. «Nous savions par exemple que 5000 francs avaient été dérobés dans une banque cantonale, poursuit Fiona. Sur notre scène de crime, nous avons découvert des billets et un petit coffre-fort. A nous maintenant de trouver si les deux cas sont liés.»



A gauche :
Les étudiantes effectuent des photos générales des lieux. F. Ducrest © UNIL



Une trace de semelle a été repérée. Sabrina l'éclaire pendant que Salomé la photographie. F. Ducrest © UNIL



Fiona «poudre» un lavabo pour faire apparaître d'éventuelles traces. F. Ducrest © UNIL



Sabrina prélève des traces digitales à l'aide d'une feuille de gélatine. F. Ducrest © UNIL



Noémie emballe et scelle un objet prélevé sur sa scène de crime. Elle l'analysera plus tard en laboratoire. F. Ducrest © UNIL

| le savoir vivant |

SAVOIR ANTICIPER

UNIL | Université de Lausanne

DIES ACADEMICUS 2016

Vendredi 3 juin 2016 à 10h

© Thinkstock

Unil
UNIL | Université de Lausanne

Le premier Lausanne Shakespeare Festival aura lieu au Théâtre La Grange de Dorigny les 24 et 25 juin. Au programme : *The Tragedy of Macbeth*, *La Tempête*, des ateliers tous publics, de l'improvisation et beaucoup de discussions.

Shakespeare, la magie et le crime à Dorigny

David Spring

Ce ne sont pas seulement des songes, mais également des acteurs qui vont hanter deux nuits d'été. Les 24 et 25 juin au soir, le Lausanne Shakespeare Festival propose des représentations de *The Tragedy of Macbeth* en version originale et de *La Tempête* en français. Des ateliers en lien avec l'art de la scène seront ouverts à tous pendant la journée.

Directeur de l'événement, Kevin Curran est professeur associé en section d'anglais. A l'UNIL depuis août dernier, il enseigne la littérature de la Renaissance d'outre-Manche. « J'ai tout de suite été frappé par l'incroyable culture dramatique qui règne à Lausanne, une ville cosmopolite mais plutôt petite », se rappelle-t-il. L'intérêt des étudiants pour le théâtre anglophone en particulier, leur énergie et leur créativité l'ont également impressionné.

Un royaume pour théâtre...

Malgré ces acquis, « il n'existait pas ici de Festival Shakespeare, alors qu'on en trouve un peu partout », poursuit le chercheur, qui a consacré de nombreux travaux au dramaturge. Dès l'automne dernier, outre ses collègues de la section et les étudiants, Kevin Curran a approché Florence Rivero, diplômée de l'UNIL et directrice de la compagnie professionnelle Sweet Sorrow. Avec la collaboration du Théâtre La Grange de Dorigny, les éléments étaient en place pour composer un conte d'hiver. « Tous les talents se sont rassemblés pour créer une manifestation ambitieuse », remarque le professeur. Le premier Lausanne Shakespeare Festival souhaite en effet réunir des univers parallèles. Comme les artistes et les chercheurs. Les acteurs professionnels et les amateurs. Le public et les spécialistes.

Ainsi, pendant les journées des 24 et 25 juin, des ateliers menés par des scientifiques de l'UNIL et de l'Université de Fribourg

aborderont des thèmes comme le contexte historique de *Macbeth*, le paraître et l'être dans le jeu dramatique ou un projet de pièces de Shakespeare interprétées en plusieurs langues... dans la campagne fribourgeoise. Donnés dans la langue de qui vous savez, ils sont ouverts à tous. De leur côté, les enfants pourront découvrir l'improvisation grâce à la Compagnie Slalom. Et cela ne coûte pas un penny.

... des princes pour acteurs

Ecossaise, la soirée du 24 juin sera consacrée à la très sombre *Tragedy of Macbeth*, en version originale (avec surtitres français). Les rôles seront tenus par des étudiants de la section d'anglais. Le lendemain, les professionnels de Sweet Sorrow présenteront *La Tempête* en français (surtitres anglais), dans une mise en scène surprenante. Un cosmopolitisme voulu. « Nous vivons dans un monde multilingue et le festival le reflète, note Kevin Curran. Nous assumons le fait qu'une intonation francophone puisse teinter les répliques. » Le professeur rappelle qu'à l'époque élisabéthaine la langue anglaise n'était pas normalisée comme sur les ondes de la BBC. Les dialectes et les accents la peuplaient.

Cet exotisme ne signifie pas que les organisateurs vont transiger sur la qualité. Les pièces choisies sont ambitieuses, aussi bien pour les acteurs que pour le public. « Les personnes qui s'imaginent assister à un événement amateur vont être très étonnées », sourit Kevin Curran. A l'issue des représentations, les spectateurs pourront échanger avec les comédiens et les metteurs en scène. L'enseignant tient à cette dimension sociale et informelle. « J'espère que le festival suscitera de nombreuses discussions autour de ce que les gens auront vu, que ce



Kevin Curran, professeur associé en section d'anglais.
Félix Imhof © UNIL

soit au bar de La Grange ou sur le chemin du retour. » Le théâtre est tout autant un lieu de divertissement que de réflexion.

Lausanne Shakespeare Festival,
24 et 25 juin, Théâtre La Grange de Dorigny

➤ www.unil.ch/lausanneshakes
www.facebook.com/LausanneShakes
www.instagram.com/lausanneshakes

PORTES OUVERTES
ENTRÉE LIBRE

11H - 17H
ARRÊT M1: UNIL-SORGE

Concept: UNICOM / Image: jsmonzani.com

LES MYSTÈRES DE L'UNIL 4^{ET} 5 JUIN 2016

PLONGE-TOI DANS LA VILLE AVEC LES SCIENTIFIQUES DE L'UNIL ET INVENTE TA CITÉ!
WWW.UNIL.CH/MYSTERES



Méditer pour rester clean

Le professeur Jacques Besson donnera une conférence le 26 mai sur le rôle de la spiritualité dans la prévention et le rétablissement des addictions.

David Trotta

«**A** mon sens, la spiritualité est un besoin naturel et universel. Il concerne une quête du sens, de soi, de l'univers, et peut être de nature religieuse ou profane. Une spiritualité peut par exemple être laïque, dans la nature, dans les arbres ou dans les sciences. Quant à la religion, elle est une réponse à ce besoin. Culturelle, institutionnelle, avec des dogmes et des médiateurs, la religion a plus ou moins de spiritualité.» C'est la définition de Jacques Besson au moment de préciser le titre de la

Ce sont des maladies à la fois psychosomatiques et psychosociales.» Autrement dit, les addictions surviennent lorsque des personnes perdent par exemple la maîtrise de leur consommation d'alcool, de drogue, mais aussi de jeux vidéos ou d'argent. Elles peuvent avoir des conséquences aussi bien sur le corps et le cerveau que sur les comportements et les relations sociales des individus. Des maladies de la modernité selon Jacques Besson. «Nous ne nous trouvons plus dans la médecine classique. Nous sommes dans une complexité que nous pouvons qualifier de circulaire, où tournent des facteurs bio-psycho-sociaux.»

il est difficile de se dessaisir. Et la méditation est une bonne manière de faire de la désautomatisation.»

Donner du sens

De nombreux travaux ont montré l'impact de la spiritualité sur la santé mentale des individus. Dans ce cadre, le professeur Besson cite Aaron Antonovsky, un sociologue médical déporté à Auschwitz. Au cœur du camp de la mort, le scientifique a pu constater que la spiritualité était productrice de sens et de cohérence, et qu'elle prévenait les risques de troubles mentaux des individus. Un constat qui s'applique également aux addictions. «Au CHUV, l'étude C-SURF réalisée au centre de la Pontaise sur 9000 recrues a aussi démontré que la première protection contre les addictions est la spiritualité. Ce qui nous a beaucoup étonnés.» Un facteur qui explique aussi de nombreuses rémissions spontanées.

Côté neurosciences enfin, et la neuro-imagerie depuis les années 2000 plus précisément, la recherche permet de montrer l'activité cérébrale. Un exemple? Le professeur Andrew Newberg à Philadelphie qui a travaillé sur le cerveau d'un moine bouddhiste en méditation profonde. «Ces images dévoilent des changements spectaculaires et ont fait le tour de la planète. Elles montrent la stimulation des lobes frontaux et temporaux.» Des techniques qui demandent une mise en contexte du patient. «Il est impossible de déceler le cerveau religieux. Nous ne voyons que des changements s'opérer.»



Jacques Besson s'intéresse au lien entre addictions et spiritualité depuis une trentaine d'années. F. Imhof © UNIL

conférence qu'il donnera le 26 mai au Centre thérapeutique de jour pour adolescents. Chef du service de psychiatrie communautaire du CHUV, il traitera de la relation entre spiritualité et addictions.

Maladies de la modernité

«Une addiction est un trouble mental caractérisé par la perte du contrôle de la consommation de substances psychoactives ou de certains comportements à caractère addictif.

Autre point fondamental pour comprendre les addictions, le concept d'automatisation. Une découverte scientifique de la fin du XX^e siècle liée à la plasticité neuronale. «Dans le fond, le cerveau est bien équipé pour automatiser les choses qu'il apprend. Au début, il consomme et fait des expériences.» Vient alors le risque de répétition non maîtrisée. Par exemple un fumeur qui allume une cigarette qu'il laisse griller sur le cendrier et qui en saisit une nouvelle sans y penser. «Il s'agit d'une compulsion de répétition dont

Le rôle de la spiritualité dans la prévention et le rétablissement des addictions

Conférence donnée par le professeur

Jacques Besson

Jeudi 26 mai, de 12h15 à 13h30

Centre thérapeutique de jour pour adolescents

Av. de Beaumont 48, Lausanne

Pour une histoire des possibles

Invité des Journées suisses d'histoire, Patrick Boucheron donnera une conférence à l'UNIL le samedi 11 juin. Rencontre dans son bureau au Collège de France à Paris.

Nadine Richon

Dans sa leçon inaugurale du 17 décembre 2015 (publication fin mai 2016, Collège de France/Fayard), le médiéviste Patrick Boucheron commençait par évoquer les récents et traumatisants attentats, citant Victor Hugo (au troisième livre des *Misérables*, premier chapitre intitulé « Paris étudié dans son atome ») : « Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. »

Nommé titulaire de la chaire « Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle », le spécialiste des temps anciens est un historien au présent, qui réfléchit par-delà les âges et les disciplines des sciences humaines et sociales. En témoigne, par exemple, son dialogue sur le thème de la peur avec le psychanalyste Fethi Benslama (dont le dernier livre en date questionne « le spectre du surmusulman »). De spectres il est question aussi avec Patrick Boucheron.

Patrick Boucheron, que voulez-vous dire lorsque vous évoquez une « histoire inquiète » ?

Le travail de l'historien consiste à réfléchir à ce qui est arrivé mais en considérant l'ensemble des futurs non advenus. L'histoire est une science qui a à voir avec la littérature mais ce n'est pas de la science-fiction. L'histoire inquiète vient nous dire que cela aurait pu se passer autrement et nous permet de vérifier à quel point rien n'est jamais écrit d'avance. Nos hypothèses contrefactuelles permettent de « défataliser » le cours des événements. C'est une manière de désorienter nos certitudes. Il y a des moments dans le passé qui témoignent particulièrement de ces ruptures possibles. Et alors si vous prenez le futur, vous pouvez le

voir aussi d'une manière ouverte. L'inquiétude dont je parle n'est pas la peur qui paralyse. C'est un moteur de la connaissance, une volonté de mettre en mouvement, une histoire qui n'a pas peur d'elle-même.

Alors le futur est ouvert ?

Il faut voyager dans le temps et dans l'espace car nous avons besoin de ce dépaysement pour résister à la déprime actuelle. Mon « intransquillité » – un terme emprunté au poète Pessoa – s'oppose au déclinisme néoconservateur comme à son double ancré dans une partie de la gauche qui se donne à une pensée apocalyptique. Or rien n'est perdu, rien n'est fini. Pour ma part, je n'ai pas encore l'âge d'oublier ma jeunesse. Les déclinistes se reconnaissent dans le fait qu'ils se prétendent minoritaires alors que leur hégémonie culturelle est bien réelle. Même sur le plan environnemental, où l'inquiétude est parfaitement légitime, je ne veux pas me résoudre à l'idée que la catastrophe a déjà eu lieu. Le déploiement sans limites du capitalisme est condamné, tout simplement parce qu'il n'y a pas la Terre pour ça. Nous le savons maintenant. A partir de là, ça n'aura pas lieu. Des civilisations ont disparu, c'est une évidence, mais ce n'est pas une fatalité, et même, le plus souvent, ça n'arrive pas.

Il y a donc une alternative...

L'histoire nous enseigne l'absurdité de la maxime néolibérale selon laquelle « there is no alternative ». Nous ne sommes pas ici dans la pensée politique mais dans le slogan, dont il est très difficile de se défaire. La Guerre froide a opposé deux systèmes idéologiques qui se donnaient pour des horizons indépassables... Or l'un d'eux a chuté et l'autre se trouve de cette manière conforté dans sa prétention à être indépassable. Je pense que l'état même de la planète a périmé cette croyance en un modèle figé. Ce n'est pas la fin de l'histoire, la marche est relancée, l'histoire est relancée, si bien que la posture critique que nous pouvons avoir me paraît



témoigner plutôt d'une vision encourageante car elle permet d'ouvrir les possibles.

L'Europe prend aussi une pente glissante, non ?

On nous a dit d'accepter les règles débridées du capitalisme en nous vendant la garantie de nos libertés publiques, or on voit arriver des régimes, par exemple celui de Viktor Orban en Hongrie, qui mettent à mal ces libertés avec un modèle de démocratie ultralibérale autoritaire qui pourrait déborder ailleurs en Europe si nous n'y veillons pas. Je ne parlerais pas de fascisme, comme je ne parlerais pas de fascisme vert à propos des menées et des menaces islamistes. Ce qu'il faut repérer dans l'histoire, ce sont les processus sociaux, culturels et politiques qui peuvent aboutir à un pouvoir autoritaire, et non faire une simple comparaison entre ces formes de pouvoir. Or dans ces processus il y a la dégradation des libertés publiques mais aussi l'appauvrissement de la langue politique, précisément. Employer un mot du passé pour désigner ce qui nous arrive est un signe d'impuissance.



Professeur au Collège de France, Patrick Boucheron rejoindra ses collègues de l'UNIL pour une conférence samedi 11 juin 2016 à 11h15, Anthropole, salle 1031. © Patrice NORMAND/Opale/Leemage

Faire de l'histoire est-ce édifier un tombeau aux morts, par exemple à Ambroise, saint évêque et patron de la ville de Milan ?

Nous avons une très forte attirance littéraire pour le rêve « micheletien » selon lequel écrire l'histoire, c'est trouver le lieu de l'autre, calmer les morts, dans une conception empathique du passé. Ambroise, qui vécut au IV^e siècle, je ne veux pas lui faire un tombeau mais le déranger. J'ai travaillé sur la question des spectres d'Ambroise, ces gens qui dans une histoire longue, au gré des époques et de leurs propres enjeux politiques, se sont réclamés de lui. Je m'intéresse à la capacité du passé à revenir. Sur plusieurs siècles, des gens ont agi au nom de lui. Les usages politiques d'Ambroise permettent de penser la grave question du nom, comme disait Derrida. On dit alors que c'est une instrumentalisation de la mémoire, que « ça n'a rien à voir avec », mais le nom est engagé. Nous avons à dissiper l'aura du nom, à démonter le nom, à faire voir cette puissance du nom propre, cette vague qui envahit tout. Ce nuageux qui nous embrume, nous enfume.

Le pouvoir injuste, le mauvais gouvernement est celui qui domine par des idées vagues.

Et Machiavel ?

Il nous aide à poser un constat désabusé sur la situation et assigne à l'intellectuel de nommer précisément les choses, dans ces moments inquiétants où la langue n'accroche plus au réel, où le pouvoir nous fait prendre un mot pour un autre, où nous avons les mots sans les choses. Je suis invité cette année par France Inter à parler de lui dans une série d'émissions, ce sera « Un été avec Machiavel »...

 www.journeesdhistoire.ch

UN COLLOQUE À L'UNIL

L'UNIL accueillera les quatrièmes Journées suisses d'histoire du 9 au 11 juin 2016. Janick Marina Schaufelbuehl, professeure assistante à la Faculté des sciences sociales et politiques, coorganise cette manifestation avec, à la Faculté des lettres, François Vallotton et Karine Crousaz. Événement triennal phare pour les historiens venus de toutes les universités suisses et d'autres institutions cantonales, nationales et internationales, ces Journées suisses d'histoire se tiennent autour d'un congrès scientifique de grande envergure sur le thème « Pouvoir(s) », dont les manifestations traversent toutes les périodes historiques.

Un défi de taille pour réunir 400 intervenants sur trois jours, mettre en place 100 panels sur des thèmes d'histoire ancienne, médiévale, moderne et contemporaine, organiser diverses « présentations flashes », des tables rondes ainsi que trois conférences prestigieuses de Peter Maurer (président du CICR), Joan W. Scott (historienne du féminisme, Institute for Advanced Study de Princeton) et Patrick Boucheron (médiéviste, professeur au Collège de France).

Cette manifestation ouverte à toute personne intéressée vise un millier de participants autour des acteurs d'une discipline qui se veut aussi réflexive – pouvoir(s) dans et de l'Histoire. A ces professeurs, chercheurs, enseignants ou encore journalistes soucieux d'éclairer le présent et le passé, il faut ajouter la participation, sous forme d'expositions, du réseau Mnémo-Pôle qui rassemble sur le campus de Dorigny les Archives cantonales vaudoises, celles de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, du Centre de recherches sur les lettres romandes, de l'École des sciences criminelles, de l'Institut Benjamin Constant, du Musée de physique et d'autres lieux de conservation tels que la Bibliothèque cantonale et universitaire-Lausanne...

SOUS LES PAVÉS, LE PLAGIAT ?



A Dorigny comme ailleurs, le pillage de la pensée d'autrui existe, même s'il est rare. Dans un esprit de prévention, l'UNIL vient de se doter de nouveaux outils réglementaires, pédagogiques et techniques afin de lutter plus efficacement contre le plagiat.

A lire dans la nouvelle édition d'*Allez savoir* !

Le magazine de l'UNIL se trouve gratuitement en ligne, sur les tablettes ou dans les caissettes sur le campus et au CHUV.

www.unil.ch/allezsavoir

Dies academicus 2016

La cérémonie du Dies academicus se déroulera le vendredi 3 juin à l'Amphimax. Portrait des récipiendaires.

Prix de l'Université de Lausanne MADAME KRIS DEJONCKHEERE



Le Prix de l'Université de Lausanne est décerné à la Belge Kris Dejonckheere, secrétaire générale d'UNICA depuis 2001. Basé à Bruxelles, ce réseau relie 46 universités installées dans 35 capitales européennes. La récipiendaire possède donc une compréhension profonde du monde académique à l'échelle du continent, et au-delà. Diplômée en droit et en éthique de l'Université de Gand, elle représente UNICA auprès des institutions de l'Union européenne, ainsi qu'auprès des réseaux de hautes écoles et des organisations non gouvernementales au niveau international. Kris Dejonckheere participe au développement d'UNICA et possède un rôle clé dans l'élaboration des séminaires et des ateliers organisés par le réseau à destination de ses membres. Elle a coordonné plusieurs projets, comme par exemple la formation d'experts chargés de moderniser les systèmes d'éducation supérieure dans les pays situés à l'est et au sud de l'Union européenne.

DHC FBM PROFESSEURE J. USHA RAJ



Née à Calcutta, J. Usha Raj a effectué la majeure partie de sa carrière aux Etats-Unis, en Californie et à Chicago. Elle est aujourd'hui professeure à l'Université de l'Illinois. Son parcours clinique exemplaire et son apport capital de chercheuse en biologie du développement sont la parfaite illustration de l'enrichissement qu'amène le dialogue entre clinique et fondamental. Elle a beaucoup amené à la compréhension des mécanismes physiologiques et des voies de signalisation cellulaire impliqués dans la régulation de la circulation pulmonaire chez le fœtus et le nouveau-né. Autre aspect marquant, son engagement pour les droits des femmes et pour les minorités. Pendant toute sa carrière, elle a œuvré pour ouvrir l'accès aux soins aux 20 % d'enfants américains vivant au-dessous du seuil de pauvreté. La professeure Raj

entretient des liens étroits avec l'UNIL depuis les années 90.

DHC FTSR PROFESSEURE CORINNE BONNET



Historienne des religions du monde méditerranéen, Corinne Bonnet a un intérêt particulier pour les situations interculturelles (Grèce, Chypre, Phénicie, Carthage, etc.) et toutes les transactions qui en résultent au niveau des pratiques, croyances et représentations. Ses travaux mêlent une approche de l'Antiquité éclairée aussi bien par la philologie que par l'anthropologie, avec une analyse de la réception de l'Antiquité. Professeure invitée à l'Institut biblique pontifical (Rome), à l'Università della Calabria (Cosenza), Mme Bonnet est membre de l'Institute for Advanced Study de Princeton, membre senior de l'Institut universitaire de France (IUF), et actuellement professeure à l'Université de Toulouse ainsi que directrice de l'équipe PLH-ERASME sur la réception de l'Antiquité. Récemment, Mme Bonnet s'est vu décerner le prix Franz Cumont de l'Académie royale de Belgique pour son livre *Les Enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique* en 2014.

Conférence « Déplacer et détruire les statues de culte : pratiques antiques, questions actuelles », le jeudi 2 juin 2016 à 17h15
Anthropole, auditoire 2024

DHC SSP PROFESSEUR JOHN LEVINE



John Levine est l'un des plus grands experts mondiaux dans l'étude des petits groupes. Il est professeur de psychologie sociale et cognitive au Département de psychologie et chercheur principal au centre de recherche sur l'apprentissage et le développement de l'Université de Pittsburgh, Etats-Unis. Chercheur éclectique, il a développé des travaux à la croisée de la psychologie, des sciences de l'éducation, des sciences politiques et du management.

Plusieurs de ses articles, dont son article de 1990 dans l'*Annual Review of Psychology*, « Progress in small group research », ont considérablement influencé la psychologie sociale dans l'étude de la déviance et de l'influence des minorités, les sciences de l'éducation dans l'étude des contextes d'apprentissage, les sciences politiques dans l'étude de la prise de décisions politiques en groupe et le management dans l'étude de l'innovation dans les équipes de travail. En 2011, il a reçu le *Joseph McGrath Award for Lifetime Achievement in the Study of Groups*.

Au cours de sa carrière, le professeur Levine a développé des rapports privilégiés avec les chercheurs du Laboratoire de psychologie sociale de la Faculté des sciences sociales et politiques de l'UNIL.

LE PROGRAMME

Ouverte à toute la communauté universitaire, la cérémonie du Dies academicus se déroulera sur le thème « Savoir anticiper » entre 10h et 12h à l'auditoire Erna Hamburger.

ALLOCUTIONS

Madame Carine Carvalho, présidente du conseil de l'Université, Madame Margherita Piacentini, Monsieur Francisco Da Cruz Sousa Martins, coprésidents de la Fédération des associations d'étudiant-e-s (FAE), Madame Anne-Catherine Lyon, conseillère d'Etat, cheffe du Département de la formation, de la jeunesse et de la culture du canton de Vaud, le professeur Dominique Arlettaz, recteur de l'Université

INTERMÈDES MUSICAUX

Orchestre symphonique et universitaire de Lausanne (OSUL)

Direction : Hervé Klopfenstein, *Symphonie n° 5* de Tchaïkovski (extraits)

Chœur universitaire de Lausanne

Direction : Fruzsina Szuromi; accompagnement piano : Atena Carte

Cum sancto spiritu, extrait de *la Petite messe solennelle* de Gioachino Rossini

« L'UNIL est devenue un acteur clé du paysage académique suisse »

Après deux mandats, Dominique Arlettaz quittera son poste de recteur le 31 juillet prochain. L'occasion de dresser avec lui le bilan d'une décennie passée aux commandes de l'UNIL.

Francine Zambano

Dominique Arlettaz présidera l'Hôpital du Valais dès le 1^{er} septembre mais il restera à l'UNIL à temps partiel en qualité de professeur. Interview d'un recteur qui a passé dix ans à la tête de l'institution.

Globalement, en quoi l'Université a-t-elle évolué pendant cette décennie ?

Dominique Arlettaz : En parlant de bilan, on a toujours tendance à évoquer la croissance de l'institution. Il est vrai que c'est impressionnant de savoir qu'en dix ans l'UNIL a attiré 3500 étudiants supplémentaires, soit un tiers de plus qu'en 2006. Mais ce qui me tient davantage à cœur, c'est que l'Université s'est ouverte, que ce soit par sa volonté d'accueillir étudiants et chercheurs, par ses rapports avec la société ou encore vis-à-vis de l'étranger. De plus, les activités de l'Université sont plus cohérentes qu'avant. Si on prend l'offre de formation, notre objectif ne consistait pas à augmenter le nombre de cursus, qui est resté assez stable, mais nous voulions une offre de formation qui fasse sens et qui corresponde parfaitement aux compétences de l'UNIL et à ses missions. Nous avons par exemple ouvert l'automne dernier le Master en durabilité, car c'est une problématique qui interpelle la société.

Développer l'UNIL dans la cité était l'un de vos objectifs stratégiques. Quelles actions ont été entreprises ?

Le chercheur décide sur quoi il va travailler, l'enseignant se détermine sur son enseignement et l'étudiant choisit ses études : c'est la fameuse liberté académique à laquelle nous tenons beaucoup. Elle ne doit toutefois pas être en contradiction avec le fait d'être à l'écoute des préoccupations de la société. Nous en tenons compte dans la conception des cursus d'études et des grandes orientations de recherche. Nous avons par exemple rapproché nos étudiants du marché du travail en augmentant les possibilités de stages

et obtenu la responsabilité du pôle national de recherche LIVES, consacré aux parcours de vie et aux vulnérabilités : c'est un thème qui est au centre de nos sociétés. Par ailleurs, nous avons participé à toutes sortes de débats de société et nous sommes allés vers la ville à travers diverses manifestations, conférences publiques, les Mystères de l'UNIL, etc.

Quel bilan dressez-vous en matière d'accès aux études et d'enseignement ?

La situation politique actuelle fait que la Suisse a tendance à fermer un peu ses portes. Mais elle manque de personnel hautement qualifié. Il faut donc former un peu plus de jeunes gens dans les hautes écoles de ce pays. Or, et c'est le paradoxe, il y a aujourd'hui une tendance à vouloir restreindre l'accès aux études, sélectionner les candidats et ne garder que les meilleurs. Mais l'UNIL a le devoir de former celles et ceux qui en ont la volonté et la capacité. C'est à elle de les rendre superbons ! La politique conduite ces dernières années n'avait donc pas pour but de limiter l'accès aux études ou de sélectionner les étudiants, mais bien de se donner les moyens d'offrir un enseignement de qualité. Par exemple, HEC a eu une très forte croissance de ses effectifs d'étudiants, et pour répondre aux besoins, nous avons triplé la volée de première année. Par ailleurs, nous avons constamment amélioré l'encadrement, en particulier en mettant en place du tutorat et du mentorat en première année pour aider les étudiants à réussir ou à ne pas échouer pour de mauvaises raisons. La Direction a mis clairement l'accent sur l'enseignement, pour garantir d'excellentes conditions d'apprentissage, dans un esprit d'ouverture.

Et en matière de recherche ?

Le propre d'une université, c'est cette interaction forte entre l'enseignement et la recherche. L'UNIL a énormément progressé en matière de recherche, que ce soit en termes de succès auprès du FNS ou en matière de publications, mais surtout l'objectif de la Direction était de

créer une véritable culture de recherche au sein de toute l'institution. Nous avons monté de grands projets, tels que les deux pôles de recherche nationaux ou la formidable collaboration avec l'Institut Ludwig en matière d'oncologie. Grâce à elle, l'UNIL et le CHUV occupent vraiment une place de leader au niveau mondial dans le domaine de la lutte contre le cancer. Ce dossier a mis presque dix ans à aboutir.

Pour faire face à la pénurie de médecins, avez-vous atteint votre objectif de former 220 étudiants en médecine par année ?

Tout à fait. L'UNIL a répondu présent pour répondre aux besoins. Elle formait 110 médecins en 2010 et il y en aura bel et bien 220 en 2019. Et dans le cadre du nouveau programme spécial de médecine lancé par le Conseil fédéral, l'UNIL augmentera encore sa capacité de formation des médecins en offrant 245 places de master dès 2020. Ainsi, elle aura plus que doublé le nombre de médecins formés en dix ans.

En dix ans, comment ont évolué les rapports avec l'EPFL et le CHUV ?

Notre premier partenaire, c'est le CHUV puisque c'est lui qui assume les missions de formation et de recherche de l'UNIL dans le domaine de la médecine. Il existe une très grande confiance entre le directeur général du CHUV, Pierre-François Leyvraz, et moi : nous avons une vision stratégique très proche et une forte compréhension mutuelle des enjeux de nos deux institutions. Ensuite, il faut le dire, la place lausannoise, avec le CHUV, l'UNIL et l'EPFL, a un incroyable niveau de qualité scientifique, reconnu au plan mondial. Pour ce qui concerne les relations entre l'UNIL et l'EPFL, il y a un partage de compétences clairement défini, avec des points de contact en sciences de la vie. Les relations entre les deux hautes écoles se sont intensifiées et de nombreux projets communs – en particulier des plateformes scientifiques – ont vu le jour. Chacune des deux institutions est devenue un



« La communauté a adhéré à une grande partie des valeurs et des objectifs stratégiques que la Direction de l'UNIL a mis en avant », affirme Dominique Arlettaz. F. Imhof © UNIL

partenaire incontournable pour l'autre. Mais je suis également très fier de la collaboration entre l'UNIL et la HES-SO qui a conduit au Master en sciences infirmières, une formation qui correspond à un réel besoin de la société. Nous allons intensifier cette collaboration par un deuxième master commun, dès 2017, dans les autres professions de la santé. C'est aussi une manière de répondre à la pénurie dans ce domaine-là.

Le positionnement de l'UNIL dans le paysage académique suisse a-t-il évolué ?

Oui, clairement. En Suisse, l'UNIL est l'université qui est considérée comme ayant le plus de dynamisme, ceci grâce à sa capacité de se réformer. Le projet SVS (Sciences, vie, société) qui s'est construit entre 2001 et 2004 n'a pas été facile à mener, mais l'UNIL a été capable à cette occasion d'effectuer des choix, de fermer des facultés, d'en ouvrir d'autres, la FGSE et la FBM, et donc de se définir un nouveau profil scientifique. L'UNIL est aujourd'hui reconnue à l'externe et à l'interne comme étant un

lieu où l'on peut mener à bien des projets, tels le développement des sciences du sport, l'intégration de l'IDHEAP, le transfert de la géologie de Neuchâtel, etc. Ce dynamisme et cette flexibilité font de l'UNIL un acteur clé du paysage académique suisse.

Quid du rayonnement de l'UNIL sur le plan international ?

Le meilleur moyen de percevoir la qualité de l'UNIL, c'est de savoir si elle est attractive. C'est plus pertinent que n'importe quel ranking ! Aujourd'hui, lorsque l'on met un poste académique au concours, nous avons des candidatures extraordinaires. La Suisse est petite, une université doit forcément collaborer avec l'étranger. Nous avons vraiment essayé d'améliorer les conditions de travail, de recruter les bonnes personnes. Des universités étrangères nous sollicitent régulièrement pour des partenariats. L'Université de Lausanne fait aujourd'hui envie, et nous voyons désormais des étudiants, des enseignants, des chercheurs venir de tous les coins du monde.

De quoi vous sentez-vous le plus fier ?

La communauté a adhéré à une grande partie des valeurs et des objectifs stratégiques que la Direction de l'Université a mis en avant. Je crois que la plupart des gens se sentent bien à l'UNIL et ont envie d'y être. La Direction travaille très bien avec les facultés et il existe une confiance énorme entre tous les acteurs de l'UNIL. Il y a vraiment un sentiment de communauté universitaire. Cette confiance que me témoigne l'institution est un objet de grande satisfaction pour moi.

Une frustration ?

Aucune. Il y a certes des projets qui ont avorté mais il faut croire que c'est finalement bien ainsi. L'exemple le plus flagrant est MEDUNIL : on ne l'a pas fait et pourtant le travail de préparation était tel que nous avons amélioré notre compréhension réciproque avec le CHUV, ce qui a pour résultat une excellente capacité de prendre des décisions communes UNIL-CHUV.

Le défi principal de l'UNIL dans les années à venir ?

L'UNIL est devenue une université de très haute qualité. L'enjeu est de maintenir ce niveau, de répondre aux attentes et d'aller encore plus loin. Il faut rester innovant et ne pas se contenter de répéter ce que l'on fait déjà.

Quel héritage laissez-vous à Nouria Hernandez, qui vous succédera le 1^{er} août ?

J'ai décidé d'arrêter car il est à mes yeux extrêmement important qu'après dix ans quelqu'un d'autre reprenne les commandes de l'UNIL pour lui insuffler de nouvelles idées et la faire évoluer. La professeure Nouria Hernandez hérite d'une institution globalement en bonne santé, saine financièrement ainsi que dans ses structures. Elle la fera progresser, lui donnera de nouveaux objectifs et fera, j'en suis certain, des choses extraordinaires.

COUP DE CŒUR



de Mélanie Affentranger

VIVRE CHAPLIN

Charlot, l'éternel vagabond, le sans-domicile qui terminait ses aventures sur les routes, a définitivement investi la dernière demeure de son créateur. Le Manoir de Ban à Corsier-sur-Vevey accueille aujourd'hui le musée Chaplin's World. Un véritable lieu de pèlerinage dédié au célèbre acteur et réalisateur britannique.



© Chaplin's World

Le nouveau bâtiment du Studio invite à la découverte de son œuvre. Forcément, le personnage de Charlot y est à l'honneur. Plongée dans une succession de décors qui ont fait sa renommée, à commencer par *Easy street* qui évoque l'enfance pauvre de Chaplin à Londres. Contraste frappant avec la salle suivante, gaie et colorée, inspirée de l'univers du film *Le Cirque*. Ça et là, des statues de cire plus vraies que nature : Roberto Benigni, Laurel et Hardy, Michael Jackson... Tous admiraient Chaplin. On y apprend même que le fameux *moonwalk* serait inspiré d'une danse de Charlot. La visite se veut résolument divertissante et grand public. Les plus aguerris peuvent même faire balancer la cabane de trappeurs de *La Ruée vers l'or* ou se glisser derrière le décor pour être avalés par les rouages de l'usine des *Temps modernes*.

Mais la partie la plus remarquable de l'exposition est incontestablement la visite du Manoir, dans lequel Chaplin a passé les vingt-cinq dernières années de sa vie. Aux murs, d'innombrables portraits de famille ou le violon de son enfance, qui ne l'a jamais quitté. Le chapeau melon et la canne tombent. Une visite émouvante. A la rencontre de l'homme, et non du personnage.

www.chaplinsworld.com

Le tac au tac de Clotaire Ebring

Par Francine Zambano

Si vous étiez un personnage de fiction?
Arsène Lupin, un personnage très drôle.

Si vous étiez une chanson?
Une chanson de Kassav, groupe antillais.

Petit, vous rêviez...
... de devenir un professionnel de la course à pied. J'en fais encore beaucoup. J'adore courir au bord du lac.

Si vous aviez une baguette magique?
Je stopperais toutes ces guerres pour vivre dans un monde meilleur.

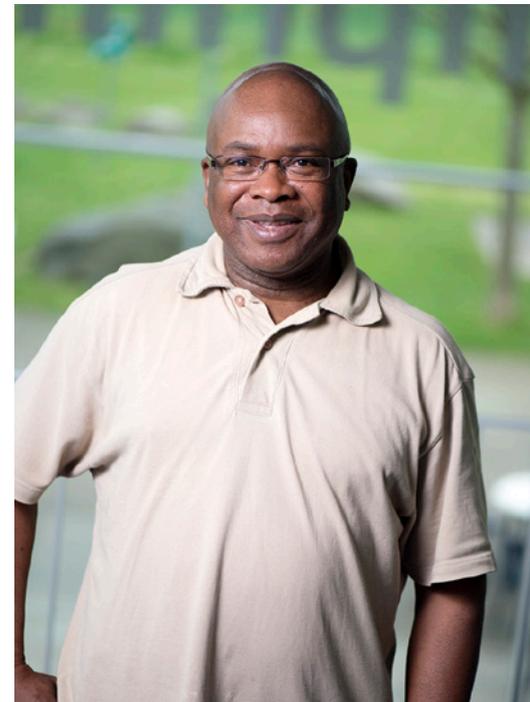
Votre film préféré?
Papillon de Franklin J. Schaffner, avec Steve McQueen. J'adore cet acteur et le film est très bien réalisé.

Votre musique du moment?
La mienne! Je joue dans ZY-AMM, un groupe antillais genevois. Nous venons de lancer *VIVAN'NO*, notre nouveau CD, lors d'un concert au Moulin Rouge. Je joue de la guitare basse.

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?
L'environnement, magnifique. Et notre service est sympa, nous formons une bonne équipe.

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?
Franchement, je ne vois pas...

Si vous étiez une invention?
Le vaccin contre le zika, qui sévit dans mon pays, la Guadeloupe. Ça me retient. Pourtant j'ai envie d'y aller, notamment pour voir mon père.



Clotaire Ebring, concierge à Unibat. F. Imhof © UNIL

Si vous étiez un programme tv?
La chaîne Comédie.

Vos hobbies?
La danse! J'adore ça. Quand je suis arrivé en Suisse en avril 78, j'ai pris des cours de rock. J'aime bien danser chez moi, la salsa par exemple, car j'ai grandi avec cette musique.

Si vous étiez un sport?
Le tennis. Je passerais ma journée à regarder des joueurs comme Federer, et à l'époque j'adorais John McEnroe, qui mettait une sacrée ambiance.

Qui suis-je?

concours



F. Durrest © UNIL

Michèle Amiot, ancienne professeure aux cours de vacances, a reconnu **Pat Cox**, président de la Fondation Jean Monnet et remporte donc le tirage au sort.

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Qui se cache derrière: DURABLE - VÉLO - NICENTRE?

Merci d'envoyer vos suggestions à

uniscope@unil.ch

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **David Trotta (D.T.) + Nadine Richon (N.R.) + Mélanie Affentranger (M.A.) + David Spring (D.S.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Prox** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couverture **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, marina.bokanovica@go-uni.com

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.

